

Le génie propre aux alpages

EN matière de littérature comme dans bien d'autres domaines, les gazettes ne serviront bientôt plus que de chambres d'échos aux opérations de marketing. Puisqu'il faut une étiquette pour tout, nommons ce phénomène le « syndrome de Dicker » (1) : on parle d'un livre parce qu'il se vend bien, et aucun critère autre que cette réussite commerciale n'est envisageable. Ayant perdu toute autonomie de jugement, les médias dominants en sont réduits à coller aux chiffres de vente annoncés par les grandes librairies, les éditeurs, voire les auteurs eux-mêmes. Il y a sans doute là le souci angoissé de ne pas s'écarter d'un millimètre du goût de ces lecteurs-auditeurs-télespectateurs dont on craint par-dessus tout la désaffection.

La parution du deuxième polar de Marc Voltenauer illustre ce travers de manière frappante. Pour ne prendre qu'un exemple, dans le « média de référence de la Suisse romande et francophone qui décline ses contenus sur différents supports avec la même exigence de qualité et d'indépendance éditoriale » (2), le compte rendu de ce qui est une création littéraire se limite au récit d'un dîner (« tartare de bœuf piquant, sans frites ») partagé avec l'auteur, qui est invité, la bouche pleine, à multiplier les détails biographiques insignifiants. En conclusion de la description de ce repas de travail, quelques lignes, brèves et prudemment bienveillantes, déplorent tout au plus la faiblesse des passages descriptifs – qui sont pourtant réduits au strict minimum (3).

La critique littéraire paraît désormais reléguée sur la toile, souvent dans les blogs offerts par la presse à ses lecteurs, comme si les journalistes n'étaient plus à même de faire leur métier. On trouvera ainsi sur le site de l'organe « de référence » déjà cité, une description acerbe et détaillée du « plan média » qui a accompagné la sortie de l'ouvrage (4). Quant à la *Tribune de Genève*, un blogueur se livre carrément à une exécution en règle (5).

Pourtant, tous ces commentaires, laudateurs, neutres ou virulents, ont en commun de n'avoir lu ces près de 450 pages que superficiellement, voire pas du tout. Ne reculant une nouvelle fois devant aucun sacrifice, le chargé de la chaire de terroirisme romand auprès de l'Institut pour la Promotion de la Distinction, a décortiqué de la première à la dernière page cet effarant bouquin.

Tragédies dans les Préalpes vaudoises

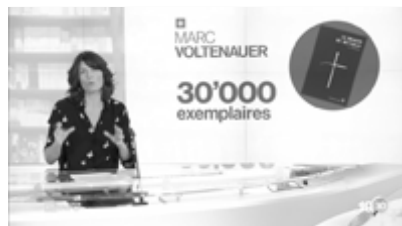
Gâchons immédiatement le mystère du titre. La Heidi dont il est question est en fait une vache laitière, retrouvée morte, égoragée « au sommet d'un talus ». Vendetta agraire ? On imagine aussitôt une trame narrative raccordée à quelque terrible tradition montagnarde, une sorte de *kanun* médiéval transposé des Balkans au village de Gryon. Hélas non, les nombreux décès qui vont être associés au destin tragique du bovidé relèvent de deux chaînes causales fort communes et distinctes, qui se croisent sur le territoire du district d'Aigle : l'action d'un jeune déséquilibré (maltraité par sa famille dès son enfance parce qu'il aimait les poupées) et la présence d'un impitoyable tueur russe engagé par un milliardaire moscovite pour faire disparaître les opposants à une opération immobilière de grande ampleur.

Le roman raconte, en 140 chapitres, chacun aussi court qu'une scène de série TV, l'enquête de la police cantonale au sujet des morts et des disparitions causées par ces deux individus. À la fin et après bon nombre de fausses pistes, les coupables sont, comme il se doit, confondus et punis.

Après lecture, quelques défauts mineurs de crédibilité doivent être signalés, dans ce qui se présente pourtant comme une œuvre réaliste et documentée.

1. Il est peu probable que deux *serial killers*, un professionnel et un psychopathe, sévissent simultanément dans la paisible bourgade de Gryon, dont le dernier fait marquant semble bien être le grand incendie du 19 juillet 1719.

**Encore six ans, et
LA DISTINCTION
aura tenu plus longtemps
que L'Hebdo...
Soutenez la presse indépendante!
Frs 25.- par an**



Quand le téléjournal romand parle de littérature...
(RTS-Un, 19h30, 26 octobre 2017)

2. Dans le roman, la police cantonale vaudoise se réunit à l'Hôtel de Police de Lausanne (6), qui est en réalité le siège de la police municipale. C'est un peu comme si on écrivait que le Conseil communal de La Chaux-de-Fonds tient ses séances au bord du lac de Neuchâtel...

3. Les deux héros, un inspecteur de police et un journaliste (on pense à Ric Hochet et au commissaire Bourdon, stars du journal *Tintin* dans les années 60), passent leur temps à échanger leurs informations au mépris de toute déontologie professionnelle, chose impensable dans la maréchassée et les médias de Suisse romande.

Accessible à tous, petits et grands, l'ouvrage est rédigé dans un style appliqué, qui évite les effets rhétoriques et les mots trop longs. L'auteur excelle à glisser les petits adjectifs dans les grandes platitudes. Le lecteur apprend par exemple que l'Hôtel des Bergues sert un « excellent petit-déjeuner » que l'on prend en « costume sombre élégant ». Voilà une collection de clichés digne des meilleures pellicules d'autrefois, Agfacolor ou Kodachrome. Comme on vient de le constater, le livre est truffé d'italiques, presque à chaque page. La logique semble impossible à établir (contrainte oulipienne, pièges pour les correcteurs, pari avec l'imprimeur ?) mais on note tout de même une propension à incliner les noms de marque (les « lentilles Cosplay SF-16 »). À Gryon, le *Harabee Café* et la *boulangerie Charlet* bénéficient de ce traitement de faveur typographique. À notre époque topophile et locavore, le placement de produits « de la région » représente peut-être un avenir pour des éditeurs aux abois...

Les personnages, fort peu incarnés au travers de descriptions sommaires et de dialogues formulés dans un niveau de langue unique (7), se confondent bien vite, car presque exclusivement désignés, à la manière des adolescents, par leurs seuls prénoms : Andreas, Mikael, Karine, Viviane, Jessica, Cédric, Minus (ah non, Minus, c'est le chien !). Le décor semble de carton-pâte : l'important n'est pas de parler de manière documentée d'un lieu et d'une époque, mais de glisser des noms propres de façon à ce que le lecteur ait l'impression que ça se passe chez lui et non ailleurs. Effet de proximité indéniable : lire une aventure ou voir un film dans un décor qui est familier ne laisse personne insensible. Si en plus l'intrigue rapproche notre bout de terre des grands territoires littéraires au moyen d'une intrigue digne de New York ou de Bergen, c'est la gloire (8). L'auteur parle de

« consommer local » (RTS-un, 19h30, 27 octobre 2017) : nous allons voir qu'il est dans le vrai, mais pas forcément dans le sens attrape-bobos auquel chacun aura immédiatement pensé.

On pourrait s'arrêter là et conclure, comme d'aucuns, qu'il n'y a rien à tirer d'un tel navet navrant. Il ne resterait plus alors qu'à se draper dans les plis de la toge pourpre de la grande littérature et à attendre patiemment la sortie du prochain recueil poétique de Philippe Jacottet. Quelle erreur !

Un monument d'ironie

Marc Voltenauer, ses thuriféraires et ses contempteurs rabâchent l'idée d'une dette à l'égard des auteurs scandinaves et de leurs polars polaires, sans être d'accord sur l'ampleur de cette dette (inspiration ou plagiat éhonté, vieux débat). Il est pourtant une autre filiation manifeste : ce livre porte en lui une large part d'héritage venant de la littérature populaire suisse des 150 dernières années. Personne ne s'en est rendu compte.

L'auteur a pourtant subtilement glissé des indices dans son texte : le livre s'ouvre sur une citation, aussi inspirée qu'originale, de Johanna Spyri (*Heidi*) au sujet de la pureté de l'air dans les montagnes suisses. Plus loin (p. 385), l'inspecteur Andreas évoque le « parcours historique *Juste Olivier* » à Gryon, suggérant qu'ont été lues et méditées les œuvres du grand critique nyonnais (1807–1876). Ces références et d'autres fines allusions doivent nous élever de l'affliction à l'admiration : nous avons entre les mains une formidable parodie de tout ce qui a fait le succès des auteurs locaux depuis bien longtemps. Si l'on prend la peine de lire *Qui a tué Heidi ?* au second degré, tout change.

Pour imaginer son dispositif romanesque à double fond et avancer masqué dans le redoutable champ (de mines) littéraire romand, Marc Voltenauer s'est à coup sûr appuyé sur le rapport intitulé *Pluralisme culturel et identité nationale*, issu du Programme national de recherche n° 21, lancé dans les années quatre-vingts (9). Basé sur l'analyse de pas moins de 191 romans et nouvelles allant de 1880 à 1988, ce document concluait que « la littérature populaire romande privilégie le roman psychologique ou de mœurs à tonalité didactique se déroulant en Suisse, plutôt à la campagne qu'à la ville, et mettant en scène la petite bourgeoisie ou la paysannerie » (p. 57).

Les trois catégories qui permettent de rendre compte d'un siècle d'écrits locaux se retrouvent nettement dans *Qui a tué Heidi ?* : roman psychologique, centré sur la formation d'un individu (ici un inspecteur de police un peu lent à la compenette) ; roman de mœurs, prônant les vertus de la vie simple à la campagne (ici la vallée l'Avançon tumultueuse) ; roman d'aventures, montrant les mœurs dépravées des étrangers (ici la très contemporaine menace russo-poutinienne).

1) Du nom de l'auteur, faut-il le rappeler ? de *L'affaire Harry Quebert* (voir *La Distinction* n° 146, avril 2013).

2) La citation est parfaitement exacte (<https://www.letemps.ch/a-propos>) : le journal semble proclamer également son indépendance à l'égard des règles les plus élémentaires de la syntaxe et de la logique géographique.

3) Mireille Descombes, « Marc Voltenauer : "Les mères castratrices s'imposent à moi" », in *Le Temps*, 19 août 2017.

4) Michael Wyler, « Moi, Marc Voltenauer, j'me marre ! », <https://blogs.letemps.ch>, 21 août 2017.

5) « Difficile donc d'extraire un élément positif de ce texte fade et boiteux qui donne l'impression d'avoir été rédigé par une personne atteinte de schizophrénie [sic] au vu des variations du style en fonction de l'intervention des nombreux contributeurs qui ont tenté de sauver ce roman du naufrage. » Cédric Segapelli, <http://monromanoiretbienserre.blog.tdg.ch>, 16 septembre 2017.

6) Seul un auteur anarchiste enragé oserait rappeler en passant que, rue Saint-Martin, le quartier général de ceux qu'il nommerait les vaches est une ancienne centrale laitière transformée.

7) Les helvétismes (*channe, renversé, bouèbe, jass, désalpe, beuse, Marie-Thérèse Porchet*, etc.) sont expliqués, voire traduits, en note pour les lecteurs d'outre-Jura (sauf *toupin*, oublié), ce qui témoigne d'une ambition éditoriale poussée aux dimensions de la francophonie.

8) La RTS pratique de même lorsqu'elle aborde les grands événements internationaux sous son angle favori : et si cela (attentat terroriste, séparatisme régional débouchant sur une guerre civile, typhon, et ainsi de suite) arrivait chez nous ? Ces conjectures, largement artificielles, ont bien entendu pour but de renforcer la conviction naïve que le pays du *Sonderfall* a échappé de tout temps aux bouleversements que connaît le pauvre monde qui nous environne.

9) Roger Francillon & Doris Jakubec (dir.), *Littérature populaire et identité suisse, récits populaires et romans littéraires : évolution des mentalités au cours de cent dernières années*, L'Âge d'Homme, 1991.

La prose romande du XIX^e siècle se caractérisait avant tout par l'invariable monotonie de son schéma narratif : le lecteur assistait à chaque fois au rétablissement d'un état d'équilibre qui avait été momentanément perturbé. Voilà bien la définition du roman policier, à l'inverse du roman noir, qui est la révélation d'un état intrinsèquement déséquilibré, dont le dévoilement touche ceux, personnages et lecteurs, qui ne l'ont pas encore perçu. Ajoutant à la tradition une profusion inhabituelle de rebondissements, le texte de la nouvelle révélation des lettres lémaniques exagère encore cette utopie du retour assuré au *statu quo ante* dans un monde intangible.

Alors que le secteur primaire reculait constamment sous l'effet de la révolution industrielle, les frères Juste et Urbain Olivier, comme les autres auteurs romands d'autrefois, s'acharnèrent à ne peindre que le monde agricole. En 2017, l'inspecteur Andreas, en congé plus ou moins contraint, va donner un coup de main dans l'étable et les alpages d'un voisin agriculteur, qui sera accusé de meurtre à tort. La famille de l'enquêteur et celle de ses amis paysans apparaissent comme des cercles protecteurs, cadres de référence permanents, à la manière des romans champêtres d'autrefois. À l'inverse, les familles dysfonctionnelles sont sarcastiquement dénoncées comme la source des pires dérives criminelles.

Mais le rire voltenauerien ne s'arrête pas là. Les écrivains romands du XIX^e siècle avaient fait du protestantisme la marque de leur spécificité face aux auteurs parisiens, perçus pour la plupart comme frivoles et libertins. Les ouvrages publiés à cette époque-là de ce côté-ci de la frontière dégoûtaient d'une douche permanente de morale calviniste, et notre romancier en a bien évidemment repris l'arrosage. Une femme pasteur de l'Église réformée, déjà présente dans le volume précédent, ne fait que culpabiliser car elle a fauté. Un des personnages secondaires a succombé très tôt à la pente fatale de l'alcoolisme. La dangerosité des rencontres sur Meetic renoue avec la figure de l'étranger séducteur et beau parleur qui s'approprie à suborner les plus faibles des femmes et des jeunes filles.

La densité des coïncidences stupéfiantes, qui fait par exemple que la propre sœur de l'inspecteur va se retrouver séquestrée (elle ressemble vaguement à la mère du neuneu), n'est qu'une autre facette de cette imprégnation réformée. Elle rappelle un ressort essentiel du mélodrame classique : les malheurs s'accumulent, inexplicables autrement que par la force d'un destin fatal.

Quand il n'ergotait pas au sujet de la prédestination des hommes, Calvin régentait sa cité dans les moindres détails et avec une moralité sans faille. Clin d'œil : Marc Voltenauer, dont les médias ont abondamment rappelé les études de théologie dans la Rome protestante, nous décrit, sur un ton imperturbable qui sent la raillerie, une Suisse romande dotée d'institutions et d'élites aussi probes que vertueuses. Seuls seront mis en cause une petite agente immobilière sans scrupule et un fonctionnaire subalterne corrompu : on ne monte pas bien haut dans la hiérarchie sociale. En revanche, les puissants étrangers sont vraiment des affreux, ici les inévitables



Marc Voltenauer
Qui a tué Heidi?
Slatkine, 2017,
446 p. Frs 28.-

oligarques du monde slave. On retrouve la profonde xénophobie que ressassaient les romans du XIX^e, dressés contre l'ouvrier italien anarchiste et le touriste anglais envahissant. Bien avant les projets alpins pharaoniques des milliardaires du pétrole sibérien, on craignait déjà plus que tout la mainmise de l'étranger sur nos terres.

Conformément au très vieux modèle littéraire dont il est ici question, la ville est le lieu de toutes les malversations, la source de toutes les intoxications, la mère de tous les vices. *Qui a tué Heidi?* dresse de portrait d'un assassin pervers dont les loisirs consistent à élever des serpents et des insectes venimeux. Il se les procure chez un dealer de mygales et de pythons qui habite en un endroit épouvantable : Lausanne, la Babylone du péché (10). Au milieu des terrariums, on songe à la sorcière de Blanche-Neige. Genève ne vaut guère mieux, elle qui est devenue cette porte d'entrée qui laisse les créatures du Mordor russe parvenir en nos contrées.

Au sein des campagnes idylliques de la littérature populaire d'autrefois, les *braves gens* abondaient, les *bons gars* transpiraient dans les champs et les écuries, on se moquait un tantinet des *bonnes femmes*, mais à la fin de leur double journée de travail, elles avaient le droit de venir s'asseoir sur le banc. Même les animaux, toujours dotés d'un nom individuel, participaient à la bonté générale. Dès son titre, ce roman policier daté de 2017 relance cette tradition. Vers la fin du livre, le tueur russe, affreux homophobe primaire, se découvre des sentiments profondément animalistes : il regrette avec émotion d'avoir exécuté, parmi des dizaines d'êtres humains, deux vaches innocentes.

La cause est entendue. On comprend dès lors le style minimaliste, la langue appauvrie, les clichés maladroits. Ce livre fait le pari, apparemment réussi, de perpétuer ce qui fut une littérature indéniablement populaire. Peu ont su, avant Voltenauer, renouer avec le succès des Éditions Mon Village, best-seller occulté des lettres romandes durant des décennies.

Ah oui, j'oubliais : il paraît que ce roman est moderne, parce que le personnage central, l'inspecteur de la police cantonale, vit en couple avec un autre homme.

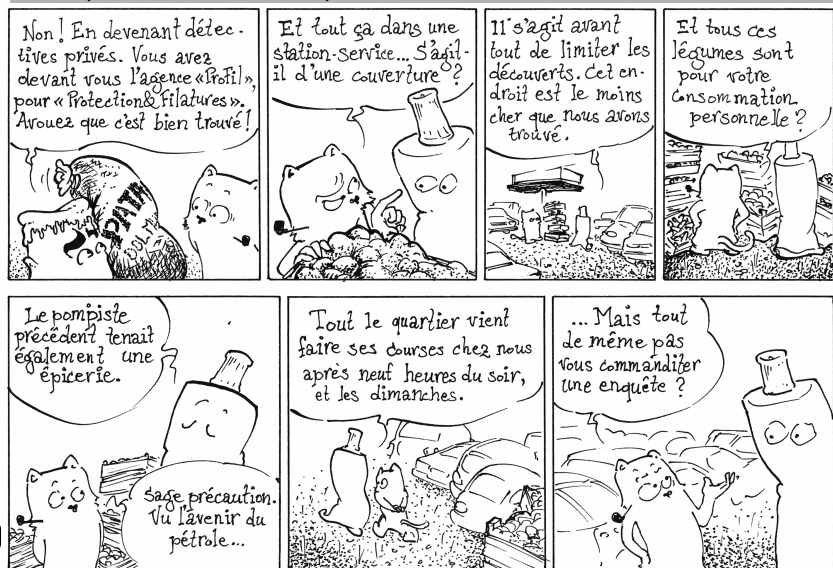
J.-E. M.

10) «...Riant-Mont, un lieu mal famé et fréquenté par des drogués. Au milieu de la montée, il dut enjambrer une loque humaine qui tentait, tant bien que mal, de se trouver une veine encore intacte avec son aiguille.» (p. 259)

**Seul l'abonnement à
LA DISTINCTION
vous autorise
à vous dire distingué :
Frs 25.- par an,
c'est donné !**

Est-ce possible? Saison deux – épisode un

par Charles Chopin



NOVEMBRE 2017

Cholera son Caen



Julie Wolkenstein
Les Vacances
P.O.L., août 2017, 307 p., Frs 27.60

«*Les Vacances*» sont la relation d'une double rencontre entre un homme et une femme. Le premier duo est formé de la comtesse de Ségur et du cinéaste Eric Rohmer (!). Le second met en scène une professeure de littérature proche de la retraite et un jeune chercheur ; ils rempliront alternativement la fonction de narrateur.

Ce n'est que très progressivement que Sophie Bogoroditsk et Paul de Frenouse font connaissance. Au départ tout est fortuit ; il faut se plier aux rituels de la chaîne, américaine, qui invite les clients à indiquer leur nom lorsqu'ils y commandent une boisson. «Sophie», «Paul», de quoi alerter les deux consommateurs, ces prénoms étant ceux de héros de Mme de Ségur. Nous sommes au Starbucks de la gare Saint-Lazare : «*Ils sont invraisemblablement nombreux à s'occuper de vous, au Starbucks, et c'est invraisemblablement plus long et moins efficace que dans n'importe quel bistro parisien, la seule différence c'est qu'ici ils sourient tout le temps*». On retrouve peu après le duo dans le même train, qui les emmène à Caen. Paul se livre à des supputations sur cette femme élégante, bien plus âgée que lui, plongée dans un savant et ancien traité de cinéma. Sophie est surprise de voir Paul absorbé par la lecture des *Petites Filles modèles*. Or ils se dirigent vers le même lieu, où ils comptent s'installer pour un temps, chacun muni de son projet savant. Il s'agit du célèbre IMEC, Institut Mémoires de l'édition contemporaine (1).

Pas mécontente de bientôt quitter sa charge à l'université de Caen, Sophie est une spécialiste internationalement reconnue de l'œuvre de la comtesse de Ségur, ce qui lui a permis de participer aux colloques les plus variés à travers le monde. Elle a accepté une dernière invitation, de prestige, donner une conférence à Berkeley, sur les liens qui unissent Eric Rohmer à la Comtesse. Plus exactement, il lui a été demandé de disserter sur le premier film tourné par Rohmer, film inachevé et que personne n'a vu, une adaptation, tournée en 1952, des... *Petites Filles modèles* (2). Un séjour à l'IMEC et ses trésors documentaires s'imposent à elle.

Pour sa part, Paul planche sur son doctorat. Sa thèse est consacrée à quatre films aux tournages interrompus, et sur ce qui a conduit à ce qu'ils soient demeurés inaccessibles. Outre le Rohmer, se trouvent, excusez du peu, *Le pré de Béjine*, de Eisenstein, *The Day the clown cried*, de Jerry Lewis, qui évoque la Shoah, et un film de Hitchcock, *The mountain eagle* tourné en Bavière dans les années vingt. Paul sait se donner les moyens de voyager, il s'est déjà rendu en Californie pour enquêter sur le Jerry Lewis ; il domine désormais le sujet. Avant d'aller à Moscou pour le Eisenstein, où, afin de gagner sa vie, il donnera des leçons de français. Notamment à une jeune femme, qu'il épousera, moyennant compensation, car elle a besoin d'un passeport français pour poursuivre ses travaux de physique atomique à Paris. Explorer les débuts cinématographiques de Rohmer suppose de s'installer à l'IMEC. D'autant que le tournage du film s'est déroulé dans la région, où se trouve également le château de la Comtesse.

Les deux chercheurs se trouveront rapidement en concurrence dans la consultation de l'unique exemplaire du dossier «*RHM 79.5*», par lequel on apprendra des faits surprenants. Ainsi, présent sur le plateau, le jeune assistant Jean-Luc Godard a été surpris en train de voler la seule machine à écrire disponible. Quant au financement du film, assuré par un étudiant venu du Bénin, il sera brutalement suspendu après que ce dernier a été accusé de casser une dent d'une strip-teaseuse engagée sur le film. On découvrira que le seul film tiré des *Petites Filles modèles* sorti en salles, dans les années 70, est un porno. L'ambiance à l'IMEC est austère, les résidents, venus de partout, ne se présentent que par le nom du dossier de l'écrivain sur lequel ils travaillent. Outre l'objet de leurs investigations, Sophie et Paul ont un point commun, ils sont fumeurs. À force de se retrouver à cloper à l'extérieur de l'Abbaye, ils engagent la conversation, sympathisent, décident d'unir leurs efforts, celle qui sait tout de la comtesse de Ségur, celui qui sait tout du cinéma. Partageant un même amour pour la chansonnette et le plaisir d'un «shot» de vodka, les voici partis sur les routes de Normandie, dans la vieille baignole de la vieille prof, à récolter les témoignages des quelques survivants de l'affaire Rohmer-Ségur et de son succédané porno – le défunt magazine de charme *Frou Frou* se voit ici étudié.

Combinant rigueur et fantaisie, menée à rythme lent, parfois trop (hommage à Rohmer?), cette enquête aux mille rebondissements ne manque pas de charmer ses initiateurs, le lecteur aussi. (G. M.)

- 1) À l'instar des deux protagonistes, qui en usent et souvent abusent, le chroniqueur a eu recours à l'Internet. L'IMEC est installé dans l'ancienne Abbaye d'Ardenes, en Normandie.
- 2) Toujours grâce à l'Internet, en particulier par l'historien du cinéma Antoine De Baecque, on apprendra que Rohmer adolescent aura été fortement marqué par la lecture de la comtesse de Ségur.

LA DISTINCTION — 5